

Inaugurée par Jack Lang et Jacques Chirac dans la grande halle de La Villette, la nouvelle Biennale de Paris ouvre ses portes aujourd'hui et se veut un événement à la dimension des lieux. La première d'une nouvelle série après les douze précédentes organisées depuis 1959 au musée d'Art moderne

Le printemps de La Villette

PAR CATHERINE FRANCLIN

● A cette halle centenaire de 21 000 m², à cette nef de verre et de ferraille, longue de 250 m et haute de 20 ou presque, la Biennale doit aujourd'hui d'être l'événement du printemps.

Le budget de la manifestation, 10 fois supérieur à ce qu'il fut en 1982, le mode de sélection des artistes, confié cette année à un jury international, cela aussi est nouveau en 1985. Mais cela n'est rien à côté de la monumentalité du lieu, car cette monumentalité a conduit les artistes à présenter des œuvres elles-mêmes monumentales : des pièces si gigantesques que le visiteur (et c'est cela qu'il retiendra) se sent à leur contact, devenir petit nain.

Des exemples ? Un tableau-vitrail de

Gilbert and George qui font le portrait des jeunes Londoniens d'aujourd'hui : 5 85 m. La « Porte de Brandebourg », sculpture en bronze peint d'Immerdorff : 8 m de long. Baselitz, une composition de 18 tableaux tête en bas : 14 m au total. Woodrow, une sculpture au mur faite de deux carcasses de Renault 18 et quelques capots de R 25. Buren, une pyramide renversée (où le public pénètre comme sous un chapiteau de cirque) : 650 m² de tissu rayé rose. Etc. Vous trouvez Schnabel un peu grand pour votre salon ? Kiefer un peu lourd pour votre entrée ? Là, c'en est vraiment terminé de l'intimité avec l'œuvre d'art. La Biennale le dit, la Biennale le prouve. L'ennui c'est qu'elle

cherche en même temps à dire autre chose et qu'alors tout se brouille. Ainsi, au lieu de s'en tenir à un propos unique — la monumentalité, pourquoi pas ? — et alors qu'elle s'ouvre pour la première fois aux artistes de plus de 35 ans, cette Biennale tient à rappeler solennellement qu'on ne peut célébrer les jeunes qu'à la condition de les confronter aux plus vieux. Or, si un Matta tient parfaitement le choc devant les nouvelles générations, il n'en est pas de même pour tous les anciens que le voisinage avec Combas ou Fischl conduit à injustement méjuger.

« Cette Biennale se veut le reflet d'un moment de la création artistique », déclare Georges Boudaille. Certes, mais tout reflète dépend du regard et

change selon les points de vue. N'ayant pas su choisir entre la mode, l'histoire et la morale, la Biennale 85 n'évite pas vraiment la dispersion qui fut longtemps son lot.

Aménagée par l'architecte Jean Nouvel, la Halle, encore elle, offre cependant l'image d'une séduisante mise en ordre des choses. L'architecte, une fois de plus, pourrait bien avoir tranché pour les critiques d'art.

Catherine FRANCLIN

Parc de la Villette, 211, avenue Jean-Jaurès 75019 Paris. Métro : porte de Pantin. Tous les jours de 12 heures à 20 heures, samedi et dimanche à partir de 10 heures. Jusqu'au 20 mai.

Parti-pris

PAR PHILIPPE DAGEN

Rückriem

● La visite de la Grande Halle commence au pied de ses colonnes carrées de granit, découpées en arêtes droites. On dirait les ruines d'un temple primitif. Austérité extrême, majesté et poésie s'allient. Dommage qu'il revienne au seul Rückriem — ou presque — de défendre en ces lieux la malheureuse sculpture, l'oubliée de la Biennale que n'illustrent que des assemblages sans esprit ou la maussade et mélodramatique « Brandeburger Tor » d'Immerdorff.

Schnabel

● En deux grands formats, l'Américain confirme qu'il reste l'un des plus inventifs des peintres de sa génération. Sa tête d'aborigène a quelque chose d'héroïque. Voilà un artiste — ils sont rares — de la taille et de la trempe d'un Rauschenberg ; un de ceux qui maîtrisent les vastes surfaces en un temps où le moindre peintre se croit promis au gigantisme.

Basquiat

● Parmi les rutilants placards de la vogue subway-graffiti-pub qui inondent la Biennale, tous stéréotypés dans la profusion et la vacuité, les compositions de Basquiat se distinguent par l'ironie et la méchanceté. Habile à mêler mots et traits, coloriste assez sûr, Basquiat deviendra-t-il un réaliste satirique de la plus sadique engeance ? Les Français — Combas, di Rosa — en sont bien loin, hélas.

Longobardi

● Puisque Transavantgarde il y a — et elle se manifeste en nombre, sinon en force, par l'abondante et théâtrale présence de toutes les recrues de Bonito-Oliva —, peut-être pourrait-on préférer Longobardi à tous les autres adeptes du nouveau culte. Morbide et macabre, grandiloquent parfois, il n'en demeure pas moins,



David Salle, «Portrait of Asher Edelman» 1984, huile et acrylique sur toile, plomb

dans ses vanités blanches, l'un des seuls peintres émouvants et convainquants de l'exposition.

Alberola

● Un art d'allusions, de références, un art très réfléchi. La main s'avoue parfois moins subtile, l'œil moins pénétrant que l'intelligence : Alberola reste un analyste avant tout, auquel pinceaux et couleurs ne dictent pas sa conduite. En cela il ressemble fort à son frère ennemi Garouste.

D'autres

● Pêle-mêle, quelques-uns de ceux qui sont ici à leur mieux : Lundquist, qui peint gras et séduit néanmoins ; Chand, un Indien entre réalisme social et mythologie ; Fischl, le déjà illustre chroniqueur des perversions ordinaires de la middle class ; Woodrow qui a découpé deux voitures pour en faire des horloges. D'autres encore...

Tapiès

● Pourquoi Tapiès ? Parce qu'il compose, scande et anime une surface incomparablement, certes. Mais pourquoi cet artiste consacré depuis longtemps quand ceux de son âge et de sa « dimension », Motherwell ou Jaspers Johns, n'ont pas été conviés ? Parce qu'il n'existe pas en France assez d'artistes jeunes de talent et qu'il valait mieux se prémunir, grâce à Tapiès et Michaux, contre des jugements trop sévères ?

Richter

● Assuré de ses principes critiques comme de ses procédés picturaux, Richter œuvre avec constance à la mise en scène distanciée de l'expressionnisme abstrait. Exagérant à dessein coups de brosse et dissonances chromatiques, il expose à la Biennale deux compositions d'une remarquable efficacité. L'image propre de

deux chandelles les accompagne, afin de mieux dire la relativité de toute esthétique moderne.

Salle

● Emprunts d'objets au quotidien, emprunts de styles à l'histoire, emprunts d'images à la télévision : David Salle passe en revue tous les genres et en déduit de dadaïstes compositions, qui tirent leur force de leur apparente neutralité. A noter que Salle expose au même moment à la galerie Daniel Templon.

LES MEMBRES DU JURY INTERNATIONAL QUI ONT SÉLECTIONNÉ LES ARTISTES DE LA BIENNALE : — Georges Boudaille, délégué général — Gerald Gassiot-Talabot, délégué adjoint auprès de Claude Mollard à la délégation aux arts plastiques — Kasper Koenig, critique d'art, RFA — Alanna Heiss, directrice de PS 1, New York — Achille Bonito-Oliva, critique de la Transavantgarde, Italie.

T

ET AUSSI...

● LA MUSIQUE SOUS TOUTES SES FORMES sera présente à la Biennale de Paris.

L'Atelier lyrique du Rhin a les honneurs de l'ouverture. Il présente ce soir, jeudi, et aussi les 22 et 23 mars, le spectacle qu'il a coproduit avec la Grande Halle de La Villette et qu'il vient de donner à Colmar en création française : « Orfeo 2 » de Monteverdi et Berio.

Cette « Orfeo 2 », créée l'an dernier au Mai Florentin, reprend la partition vocale d'origine mais fait intervenir, ce que Monteverdi n'avait pas prévu, un ensemble de mandolines, deux fanfares, un groupe de rock, des ordinateurs. Orfeo, d'ailleurs, est un petit Italien moyen et si le mythe se retrouve dans ses grandes lignes, le parcours est plein d'imprévu. Le spectacle réunit, sous la direction de Maurizio Dini Ciaccizo, une centaine de participants dans un espace ouvert comme une place publique, l'intention de Berio étant de proposer une grande fête populaire.

Autre événement de cette Biennale, la création, mondiale, cette fois, de « la Conférence des oiseaux », opéra de chambre de Michaël Levinas, texte de Jean-Claude Carrière, d'après le poème persan d'Attar, « le Langage des oiseaux », mise en scène de Michaël Lonsdale, éclairages de Jean-Louis Lhermitte (Grande Halle, salle Boris-Vian, les 10, 11 et 12 mai).

Trois types de réalisations seront également proposés : installations sonores en containers (œuvres de plasticiens-musiciens comme Takis, Zev, Connie Beckley, etc.), spectacles (en soirée, du vendredi au dimanche) et concerts. Les containers seront placés sur des axes de grand passage. Les artistes ont chacun imaginé leur espace sonore, soit en utilisant le container comme un volume sonore où le son est produit et transmis, soit en l'utilisant comme un élément sonore à part entière.

A noter aussi des œuvres collectives comme « Aria Opéra Suite Paris 85 » (du 29 au 31 mars). Enfin, les concerts qui auront lieu dans la nef auront pour thème l'instrument « dans son infinie répétition ». Il y aura ainsi vingt harpes dans « Postcard from heaven » de John Cage (27 et 28 avril), seize pianos dans « Miroirs » de Roman Haubenstock Ramati (14 mai) et quatre voix dans « Electric Phoenix ». Un grand bal sera donné les 19 et 20 avril avec l'Oriental-Funk-Afro-Latin Musette Orchestra, « une tentative de métissage des cultures à venir ».

● CREE A L'OCCASION DE LA BIENNALE, LE GRAND PRIX DE LA VILLE DE PARIS, d'un montant de 80 000 F, sera décerné vendredi pour la première fois à un des artistes présents à La Villette. Le jury est composé de Françoise de Panafieu, Jacques Toubon, Catherine Millet, Achille Bonito Oliva, Bernard Ceysson, Schneckenburger, Pincus Witten.

Un second prix de 30 000 F sera attribué à un jeune artiste par une entreprise française, dans le cadre du mécénat, l'ACE Communication.

● LA SECTION ARCHITECTURE sera inaugurée le 1^{er} avril, à 11 h, par Paul Quilès, et ouvrira ses portes au public le même jour à midi.